

Redécouvrir la cosmologie chrétienne

Sur la dénomination « Église verte »

Jérôme Cler

« Église verte » : j'avoue ne pas aimer l'expression... Comme nous le disait notre ami Georges El Hage, il n'y a qu'une Église, c'est l'Église du Christ : en Lui tout est récapitulé, toute l'humanité, tout le cosmos... Ensuite, généralement on dit que tel ou tel produit, telle ou telle pratique deviennent « verts », pour les disculper de quelque chose, comme la technologie verte ou le carburant vert (locutions assez ridicules) ... Ou bien, comme si nous étions en retard sur une doxa, un « air du temps » : « ah mais l'église aussi est verte ! ». Cette « église » ainsi nommée est surtout l'église institutionnelle, communauté humaine, sociologique, très divisée, mais qu'en est-il de l'Église une, sainte, catholique et apostolique ?

S'il fallait rappeler les fondements de notre foi : Dieu le Verbe créateur de toute chose nous a créés de terre, est devenu homme, a assumé donc la terre en Lui. Dans l'eucharistie, le pain et le vin deviennent corps et sang du Christ : blé et raisin transformés par l'activité humaine, c'est la terre qui nous donne ses fruits, et notre lien substantiel avec elle, que nous retrouvons dans l'eucharistie. Chaque fidèle apporte sa *prosphora*, offrande, pain (et vin), qui lui est rendue corps et sang au terme de la liturgie. La terre tout entière est résumée dans les saints dons, grande prosphore portée vers l'autel par le peuple de Dieu à chaque liturgie : « ce qui est à toi, le tenant de toi, nous te l'offrons en tout et pour tout ». Pain et vin : le Christ nous libère du sang versé du sacrifice, à partir du végétal. Il a définitivement aboli le sacrifice, et rompu avec le meurtre rituel d'un animal. Au repas où est mangé l'agneau du sacrifice, il substitue la communion et l'agape. Le christianisme n'est pas expressément « végétarien », mais le « sacrifice non-sanglant » a de quoi nous faire réfléchir sur la question. Du reste, les prescriptions du carême, strictement végétariennes (dont on fait bien sûr ce qu'on veut ou peut) sont de fait très « écologiques » et anti-consuméristes, d'autant qu'elles s'étendent bien au-delà du seul grand carême ...

En occident, depuis fort longtemps (Descartes, par exemple !), une coupure profonde s'est opérée entre l'homme pensant (*ego cogito*) et tout le reste, en particulier le monde animal (schéma de l'animal-machine).

Un nombre considérable d'éthologues, et d'écologues, imputent au christianisme et aux « religions du Livre » d'avoir ordonné à l'homme de soumettre la création, et d'avoir peu considéré, sinon rejeté, « la nature », comme on dit, et le monde animal. Parmi ces auteurs, que j'ai lus ces dernières années avec un immense intérêt, je pense à : Dominique Lestel, *les origines animales de la culture*, Frans de Vaal : *L'âge de l'empathie*, Michel Bekoff : *les émotions des animaux*, pour ne citer que cela. J'étais étonné d'apprendre que ces auteurs étaient une sorte d'avant-garde dans la discipline (biologie/éthologie), et qu'ils s'étaient affrontés au déni explicite de leurs collègues, pour qui parler des sentiments/sensations/émotions des animaux, y compris de leur empathie, de la sollicitude, d'étranges communications entre espèces etc., tout cela relevait de projections anthropomorphiques. Or toutes ces études sur les émotions et une « morale » des animaux, tout autant que sur leurs comportements culturels, se développent désormais à plein, et l'on va très loin, jusqu'à l'interrogation sur « l'esprit » de l'insecte, à qui l'on reconnaît de stupéfiantes capacités cognitives. D'autres savants découvrent dans le monde végétal également une sensibilité (au son, par exemple), une forme

d'intelligence (mystérieuse, et inconnue), des communications par les racines, un « langage », etc.

Un jour que j'avais un de ces livres d'éthologue dans la poche, je passais une après-midi avec la mère adoptive Shushwap (Colombie Britannique) d'une de mes amies, anthropologue, qui a longtemps vécu dans ces terres lointaines des Montagnes Rocheuses et dans cette communauté. Cette dame voyait le livre avec l'image d'un singe sur la couverture, et m'a demandé de quoi il s'agissait : je lui expliquai, les émotions animales, l'empathie, etc., et elle a ri en disant, « oui vous, vous découvrez ça maintenant dans des livres, nous, nous le savons depuis toujours ».

Il est vrai que nombre de cultures non « judéo-chrétiennes¹ », chasseurs-cueilleurs, nombres de systèmes religieux se sont fondées sur un tout autre rapport au vivant, à tout ce qui est, à travers le culte des esprits, et l'idée que tout est habité, et doit rester en équilibre. Et pour l'orient, le bouddhisme séduit beaucoup par l'idée et la pratique d'une compassion universelle incluant tout ce qui vit.

Si ces savants éthologues reprochent au monde judéo-chrétien d'avoir renié le monde animal et la nature pour les soumettre, il est difficile de les contester, de les réfuter. Les deux testaments en disent très peu sur le sujet, nous connaissons les prophéties où l'agneau et le lion seraient réconciliés, et dans le nouveau testament, également, fort peu de mentions, comme s'il s'adressait surtout à un monde urbain. Le monde paysan (= « païen », c'est le même mot *paganus*) en est presque absent ; seules des fréquentes mentions de la vie pastorale, berger et brebis, rappellent les origines nomades des Sémites. Il est difficile également de mobiliser des faits, des « preuves objectives » concernant la chrétienté, surtout occidentale : 1492 est sans nul doute un tournant dans le rapport à la terre, et à sa « soumission ». Car depuis le temps des grandes conquêtes du 15^e siècle, le même occident s'est identifié à l'expansion dévorante d'un être humain consommateur frénétique et destructeur, et se réclamant du christianisme qu'il imposait aux peuples soumis (du reste la « Sainte Russie » n'a pas fait mieux dans son expansion impériale à partir de Pierre le Grand). Cette *conquista* frénétique et si souvent violente n'a pas arrangé la relation de l'homme occidental et de sa Terre-mère.

Pour ma part, dans mon parcours spirituel, plutôt à l'âge du lycée, j'étais très indigné par cette absence de « cosmologie » chez les protestants (mon appartenance d'origine). Mais je ne trouvais pas plus chez les catholiques, sauf quelques grands saints comme François d'Assise et quelques philosophes-théologiens, Urs von Balthasar, par exemple (*Liturgie cosmique*, titre de son grand livre sur Saint Maxime le Confesseur), ou Teilhard de Chardin, et quelques autres qui ont souvent été considérés comme marginaux par l'église catholique... Mais plus je découvrais l'orient chrétien, l'orthodoxie, russe, grecque, plus je sentais la force de cette cosmologie proprement chrétienne, et de ce christianisme « cosmique ». J'en fus tout bouleversé la première fois que j'entendis la liturgie de St Jean Chrysostome à la crypte de la rue Daru, en 1975 (!) : « pour des saisons clémentes, l'abondance des fruits de la terre... », et dans les prières eucharistiques, « pour l'univers » : je n'avais jamais entendu cela nulle part ailleurs.

Une fenêtre, en particulier, s'ouvrit tout grand avec un texte d'Olivier Clément « le sens de la terre », inclus dans un livre intitulé *le Christ terre des vivants*. Ce titre fait référence à une mosaïque de Constantinople-Istanbul, Khôra-Kariye Cami, témoin du sommet de l'art byzantin au 14^e siècle. Le Christ est représenté bénissant les fidèles qui entrent, dans l'exonartex, avec

¹ Une facilité de langage

la « légende » : *Khôra tôn zôntôn*, « terre » – ou place, ou pays – des vivants... C'est donc lui notre terre, notre pays. Le livre est en deux parties, la première sur la résurrection, la seconde sur le sens de la terre, qui comprend une cosmologie, et en lisant ce texte je voyais bien qu'il y avait derrière tout cela une littérature patristique abondante, et des figures de sainteté profondément liées à la terre, aux animaux, jusqu'à aujourd'hui... Sans oublier la simple contemplation de la beauté du monde – cf. Ps. 103 qui ouvre les vêpres –, largement évoquée par les saints.

Dans l'essai d'Olivier Clément, saint Isaac le Syrien était cité : « Qu'est-ce que le cœur charitable ? C'est un cœur qui s'enflamme d'amour pour la création entière, pour les hommes, pour les oiseaux, les bêtes, les démons, pour toutes les créatures. Celui qui a ce cœur ne pourra se rappeler ou voir une créature sans que ses yeux se remplissent de larmes à cause de la compassion immense qui le saisit. C'est pourquoi un tel homme ne cesse pas de prier aussi pour les animaux, il prie même pour les reptiles, mû par la pitié infinie qui s'éveille dans le cœur de ceux qui s'assimilent à Dieu ». « Car la création a été soumise à la vanité, non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise, avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Or, nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement... » (Rom.8 : 22-24). En effet, la chute, expulsion du paradis, est une catastrophe cosmique : « la mort est entrée dans le monde » : n'est-ce pas cela qu'on appelle le *big bang*, d'où est sorti cet univers soumis malgré lui à la mort, et surtout au temps ? Car l'Eden n'existe pas dans le temps, mais « avant » l'existence du temps, ou en-dehors, – ce qu'a confirmé la physique du 20^e siècle, et la théorie de la relativité générale, où le temps est indissolublement lié à la matière et à l'espace, et selon laquelle le temps n'existait pas avant le *big bang*.

Olivier Clément écrit : « la cosmologie est subordonnée à l'anthropologie, ou plutôt à l'histoire des relations entre Dieu et l'homme... L'histoire de l'homme dans la perspective orthodoxe, n'est pas le produit de l'évolution cosmique, c'est l'inverse » (*Le Christ, terre des vivants*, p. 81). C'est l'homme qui est responsable du cosmos, de sa chute comme de sa possible transfiguration. C'est lui qui a entraîné le cosmos dans la chute, « le beau cristal cosmos tombé des mains de Dieu », disait le poète Milosz²... Et saint Isaac, lui, nous rappelle qu'en aucun cas le monde visible n'est qu'une vanité appelée à disparaître – notre victime –, mais attend comme nous la rédemption...

Dans tout cela je voyais mieux le lien avec les orientes plus lointains, et plus ou moins idéalisés : cela me rappelle ce que me disait un ami voyageur, qui connaissait bien l'Inde et la Chine, puis avait vécu en Russie, dans les années 80, et s'était converti à l'orthodoxie : « tout ce que j'ai cherché en orient, je l'ai trouvé en Russie », évoquant bien sûr la spiritualité orthodoxe... De mon côté, sans grands voyages, mais lisant Olivier Clément, j'étais très heureux de découvrir que dans notre chrétienté était aussi mise en valeur cette compassion pour tout le vivant, tout le créé, comme pour nos semblables humains : je pourrais dire que le fondement de toute « écologie » chrétienne se trouve ici.

Olivier Clément m'avait fait connaître un auteur, Léon Zander³, philosophe russe de l'émigration qui avait écrit un magnifique essai, *Dostoïevski et le problème du bien* (Editions Corrêa 1946). C'est un chef-d'œuvre : alors que le « problème du mal » est bien plus visible

² Oscar de Lubicz Milosz, 1877-1939 : poète français d'origine lithuanienne, et mystique chrétien.

³ Dont la veuve et la fille étaient voisines de palier du Père Boris Bobrinskiï à Boulogne.

dans l'œuvre de Dostoïevski⁴, Léon Zander extrait de son œuvre le « positif », et nous définit la religion de Dostoïevski, héritée des *starts*, où la « terre-mère » a une importance primordiale. Une folle en Christ dans *Les Démons* dit que « la Mère de Dieu, c'est la grande terre humide ». Le pèlerin Maksr dans *L'adolescent* formule une très simple prière « tout est en toi, Seigneur, moi-même je suis en toi, reçois-moi » : Léon Zander en déduit que les chrétiens, ne sont pas panthéistes, mais *pan-en-théistes*, « tout en Dieu », si bien que déjà à ce titre nous sommes liés à l'arbre, à l'animal, à la terre.

Alors oui, les chrétiens devraient expliquer plus souvent leur cosmologie, leur conception du monde et de son existence, ou au moins la connaître. J'avoue pour ma part que c'est l'Église d'orient – Pères grecs, saints et écrivains russes – il y a bien longtemps, qui m'a ouvert les yeux.

Le « vert » concerne tout un chacun, chrétien ou non : éthique du respect à l'égard du vivant et de nos communautés humaines, éthique sociale, civisme. Chacun peut essayer d'être vertueux, ou de plus en plus vertueux, en termes d'énergie, de déchets, etc., et cela devra devenir un devoir civique de première importance.

Pour le chrétien « vert » (lui peut l'être, à la différence de l'Église !), cette éthique se revêt, en plus, de ce mouvement de compassion qui change la nature même du « geste vertueux », au nom du lien premier d'Adam avec le monde. Que le geste vienne du cœur, non pas *pour nous*, pour notre espèce humaine en danger, pour nous préserver en tant qu'espèce, « instinct de conservation », mais par amour pour le monde, animal, végétal, minéral, pour lui-même, par respect et compassion pour la création de Dieu, et parce qu'elle est création de Dieu : donc la « solution » chrétienne recentre tout autour du cœur humain, et tout geste « écologique » monte alors du cœur, comme une bénédiction, mais sans isoler l'humain du reste de la création de Dieu, où toutes choses sont interdépendantes.

Il n'est pas fait beaucoup mention du monde non-humain, dans l'évangile. Le Christ jeûne au désert : « il était avec les bêtes sauvages et les anges le servaient », selon le récit le plus bref, celui de Marc. Les lis des champs, « mieux vêtus que Salomon dans toute sa gloire » (Mt. 6 : 29), c'est un sublime compliment à toutes les fleurs de la terre : là, dans un verset, un infime exemple « bon à être jeté au feu » comme dit le Christ, fait irruption la beauté absolue du monde créé, à l'état pur.

Mais finalement, si l'évangile parle peu du monde « non-humain », c'est que tout découle de son message premier, l'incarnation, la divino-humanité, qui rayonne sur tout le reste. Ce sont les Pères de l'église, et déjà saint Paul dans l'épître aux Romains, qui vont développer ces thèmes... Il est vrai aussi que dans l'évangile, la compassion pour le pauvre et l'étranger est prioritaire...

Confrontons tout cela, cette vision des Pères de l'Église, au réel à l'état brut, présent... Auraient-ils eu l'idée de ce que le monde deviendrait 10 ou 15 siècles après le leur ?

Je comprends très bien ce que les médias appellent l'« éco-anxiété » ; pour ma part, je vis un véritable « éco-pessimisme » : espèces en extinction, disparition des insectes et des oiseaux, et cela avait été annoncé il y a bien longtemps déjà (Rachel Carlson, *Silent Spring*, 1962, et des

⁴ Ainsi le célèbre ouvrage de Paul Evdokimov : *Dostoïevski et le problème du mal*, Desclée de Brouwer, 1992.

vidéos des années 70 que l'on ressort, entretiens avec tel ou tel spécialiste des sciences de la vie, à propos de CO2, de plastique, etc.).

Il y a 15 ans et plus, autour de chez moi, en plein bocage, en mars, on entendait quatre ou cinq grives ; aujourd'hui, une seule, assez loin. J'ai du mal à dépasser la grande tristesse qui m'envahit quand je pense à cela...

Il est très amer et douloureux de constater le caractère semble-t-il irrémédiable de certains dégâts, comme la prolifération du plastique, microparticules retrouvées partout dans les mers, dans les poissons et jusque dans notre système nerveux, désastre de la mer d'Aral, des forêts amazonienne et sibérienne, les feux, la pollution de l'eau, etc. Sans compter tout le système inextricable des dépendances qui nous empêche de remédier à tout cela (par exemple j'ai lu que Google consommait 24 milliards de litres d'eau en un an !). Combien de siècles pour digérer cela ? La question climatique est un aspect parmi d'autres d'un désastre sans précédent, et l'inaction de certains états, ou l'indifférence quasi-générale est un aspect du désastre... Comme l'explique très bien l'astrophysicien Aurélien Barrau, si l'on trouvait une source d'énergie sans carbone, illimitée, qui garantirait que la forêt amazonienne ne sera pas détruite dix fois plus vite, avec des machines dix fois plus puissantes ?

Et c'est là que la position chrétienne revient : il faudrait un éveil, une prise de conscience, une *metanoïa*⁵ généralisée – qu'on aimerait voir se transmettre à travers l'humanité comme une contagion... Et la question se pose pour chacun de nous : nous pouvons faire les gestes nécessaires, sorte d'ascèse permanente dans les pratiques de la consommation ; mais les forces qu'il faut affronter sont gigantesques, puissamment politiques (la preuve en est, par exemple, la reconduction régulière des pesticides et les contradictions permanentes entre les professions de foi politiques et les actes, la situation réelle : innombrables sont les exemples). Et le vieux « régime général » de consommation est toujours valide : dans ma campagne, où les salaires sont bas, nombreux sont ceux qui s'endettent pour rouler en SUV, 4x4, etc. Et alors que le confinement COVID avait induit de nouveaux comportements, faisant fleurir les petits marchés municipaux et réinventant des proximités, trois ans plus tard il n'en reste plus rien, tout le monde est revenu aux grandes surfaces, et la plupart de ces marchés ont dû cesser, malgré les déclarations sur un « monde d'après » qui aurait tiré les leçons de celui « d'avant »...

Question de carême : il y a une invitation ouverte de l'évangile et de l'église à devenir végétarien. Aucune obligation objective (sauf dans le monachisme), mais une invitation : du moins, notre sensibilité d'aujourd'hui nous invite à y penser. De fait, si l'on additionne tous les jours de carême de l'année (Noël, grand carême, carême de la Dormition, au moins), outre le fait que déjà chaque semaine le mercredi et le vendredi soient « carême », on se demande presque si la cohérence n'est pas plutôt de vivre en permanence « sans tuer ». Peut-être surtout dans le sens de cette seule question : le morceau de viande ou de poisson sont des « choses », non des morceaux d'êtres vivants... Fameux exemple de l'enfant qui ne sait pas associer le morceau de poisson pané avec le vrai poisson d'origine. Un immense progrès serait d'éveiller l'attention à l'être vivant caché derrière la « chose »...

⁵ *Métanoïa* = c'est le mot que l'on traduit dans l'évangile par « conversion » ou « repentir », et qui a les deux sens à la fois. Étymologiquement, méta-noïa = transformation/retournement du « nous », à la fois « intelligence » et « esprit » : c'est donc le « repentir », mais avec cette idée d'un changement profond d'état d'esprit, de point de vue.

« Logiquement », la prise de conscience devrait provoquer chez nous une réduction drastique de la consommation d'animaux. Animaux « faits pour ça » : le contraste est frappant, en régions d'élevage, entre la contemplation enfantine, joyeuse, d'un champ où paissent de belles vaches paisibles, – et l'arrière-plan implacable, la prédestination mécanique à être tuées dans la fleur de l'âge, débitées en morceaux de viande et mangées. Il faut bien enseigner à nos enfants « à quoi servent » ces vaches tranquilles et bienveillantes, n'est-ce pas ? Et encore, quelle chance ont celles-ci d'être dans un pré, et non dans une stabulation ou dans une ferme industrielle !

Non contents d'avoir entraîné le cosmos édénique dans la chute et de l'avoir rendu corruptible, comme disent les Pères, captif de la finitude, nous ne l'avons même pas respecté tel qu'il est, et n'avons pas respecté la « terre-mère » en maintenant l'équilibre des échanges avec elle. Nous lui prenons bien plus que nous ne lui donnons. Nous avons fini par mettre en grave péril les forêts du monde entier, des Rocheuses à l'Amazonie, de la Sibérie à l'Indonésie... Et tout cela très vite, et en même temps que la population mondiale est passée à 1 milliard (vers 1800), puis, à partir de 1800, n'a cessé de grimper comme jamais auparavant dans tout le passé humain. Et tous les experts biologistes disent bien que la terre a largement de quoi nous accueillir par milliards, à condition de changer totalement son mode d'« exploitation ». Nous avons changé l'aspect et le climat de régions entières en détournant des fleuves (assèchement de la mer d'Aral) ou en condamnant certains de leurs bras, et surtout, nous avons très sérieusement mis en danger les êtres vivants autour de nous, insectes disparus à 60%, dit-on, comme les oiseaux : c'est parfaitement audible, au printemps et en été. À quoi tient la prise de conscience ? Certaines et certains se réveillent soudain, devenus hyper-sensibles à ces questions, à ces causes... J'ai entendu un jour un enfant demander à ses parents si l'humanité, au jugement dernier, rendrait des comptes pour toutes les souffrances qu'elle a infligées au monde animal. Soyons donc « comme les enfants » !

Comment assumer alors jusqu'au bout la révolte et l'indignation ? Devons-nous nous contenter de tout recentrer sur le cœur, l'*hésychia*, la sobriété, le vis-à-vis avec le Seigneur, sachant que tout le reste viendra de surcroît ? Ou devons-nous participer activement à une lutte, « militer », comme on dit ? Sans qu'il s'agisse de violence (« milit- ! »), bien sûr, mais justement en témoignant du sens de cette cosmologie chrétienne où le cosmos, tout entier, participe avec l'humanité au salut, à la transfiguration finale tant attendue. Militer se fait à d'innombrables niveaux : éducation des enfants, sensibilisation, mais peut-être action, aussi, résistance passive, etc. : mais là encore la pensée, l'esprit et le cœur conduisent l'action. Exactement comme nous le disent les Pères à propos de la lutte spirituelle, tout part de l'attention et de la sobriété. Car pour le reste, les forces auxquelles il faut s'affronter, tout comme dans l'ordre social, ou en guerre, forces broyeuses de vivant, et broyeuses d'humanité, sont gigantesques.

À l'évidence, dans les évangiles, s'il est peu fait mention d'une compassion pour toute la création, le souci « social » est omniprésent, – le jeune homme riche, Lazare le pauvre et le mauvais riche, l'étranger, etc. Mais ce « souci » de la différence sociale s'alimente dans l'*hésychia* et dans le cœur, non dans le ressentiment. Il devrait aller de soi que *tous* les plus humbles, les animaux, tout ce qui vit, prisonniers de la loi mortelle, participent de ce même « souci », appelés avec nous à être transfigurés, sauvés, comme tous les grands mystiques orthodoxes d'hier et d'aujourd'hui y ont insisté, comme en témoignaient saint François d'Assise, saint Seraphim de Sarov, et tant d'autres...